

No 8

(Tous droits réservés.)

LE CHEVALIER HENRY de TONTY

OU MAIN-DE-FER

ROMAN HISTORIQUE CANADIEN

Chronique de la découverte des bouches du Mississipi, en 1682.

PAR

REGIS ROY

(Suite)

On se sépara de part et d'autre ; les Illinois croyant par ces présents que la paix étaient véritablement faite, ce qui les encouragea à visiter le fort plusieurs fois. Quelqu'un d'entre eux demanda à Tonty ce qu'il pensait des Iroquois.

— Vous avez tout à craindre de ces gens ; réfléchissez à leur conduite passée dans vos transactions ensemble, et voyez s'il y a sagesse de se fier à eux ! J'ai même appris que depuis l'armistice conclu entre vous, ils se fabriquent secrètement des canots d'écorce d'orme, afin d'aller vous trouver dans votre retraite dans l'île, et vous y massacrer !... Soyez sur vos gardes !...

Les Illinois sur cet avertissement se retirèrent tout pensifs.

Six jours plus tard, le 10 septembre, les Iroquois appelèrent Tonty avec le P. Zénobe, au Conseil. Malgré tous les essais du vaillant chevalier pour découvrir ces Français alliés des Iroquois qui lui voulaient du mal, il n'avait pu avoir d'éclaircissements. Dans la grande tente du Conseil, il scruta du regard les personnages assemblés, mais aucun n'avait de ressemblance avec les traits de la race Caucasienne.

Ayant pris place aux sièges qu'on leur réservait, les sages de la tribu placèrent devant l'Italien six paquets de peaux de castors, dont les deux premiers étaient pour dire à M. de Frontenac, leur père, qu'ils ne prétendaient pas manger de ses enfants, et qu'il ne fût pas fâché de la démarche qu'ils avaient faite ; le troisième était pour servir d'emplâtre à la plaie de Tonty ; le quatrième serait de l'huile pour frotter les jambes du P. Récollet et de Tonty à cause de la fatigue des voyages ; le cinquième, que le soleil était beau, et le sixième, de partir le lendemain pour les habitations françaises.

C'était tourné diplomatiquement.

— Quand mes frères partiront ils pour s'en retourner en leur pays ? demanda hardiment le chevalier.

A cette interrogation inattendue il s'éleva des murmures. Plusieurs sauvages répondirent qu'auparavant ils voulaient manger des Illinois, sur quoi Tonty repoussa, du bout du pied, les présents offerts, et dit :

— Si votre dessein est de manger les enfants du gouverneur, il est bien inutile de m'offrir des présents. D'ailleurs, je n'en veux pas !

Oublant leur imperturbabilité usuelle, les hauts dignitaires Iroquois firent une grande clameur. L'Abénaki aux dispositions amicales, que nous connaissons déjà, se glissa au côté de Tonty et l'avertit en français, que les hommes étaient irrités, et de ne pas les provoquer. Aussitôt les chefs se levèrent et chassèrent du conseil les deux blancs.

Le chevalier et le récollet retournèrent à leur cabane pour y passer la nuit, sur leurs gardes, étant résolus de défendre chèrement leur vie si on les attaquait, et ils croyaient bien l'être.

Néanmoins, au point du jour, ils reçurent l'ordre de partir. C'est ce qu'ils firent sans délai. Il eût été téméraire de demeurer plus longtemps.

Après cinq lieues de navigation, les fugitifs — ils étaient bien un peu cela, nos connaissances, qui avaient nagé fort pour fuir le danger menaçant des jours derniers — atterrirent pour faire sécher quelques pelleteries mouillées et raccommode le canot. Profitant de ce repos, le P. Gabriel fit part à Tonty de son désir de se délasser les jambes un brin en marchant à l'entour, et récitant son bréviaire. On lui recommanda de rester en vue à cause des ennemis. Absorbé dans la sainte lecture, le bon missionnaire, sans en avoir conscience, en allant et venant, s'écarta d'environ mille pas de ses compagnons et fut pris par quarante Kikapous, lesquels depuis une lieue, suivaient la petite troupe épiant l'occasion de tomber dessus sans coup férir et de la massacrer. Ils emmenèrent le prêtre un peu plus loin et lui cassèrent la tête. Voyant que le vieillard ne revenait point, Tonty avec l'un de ses hommes le chercha ; ayant relevé sa piste, ils la trouvèrent coupée de plusieurs autres qui aboutissaient ensuite à une seule pour ne former qu'un chemin. En s'écartant davantage il y avait danger de tomber en un guet-apens ; les deux hommes revinrent donc au bord de l'eau rejoindre leurs gens. Le P. Membre eut beaucoup de chagrin de cette nouvelle. Les ombres du soir descendaient de nouveau, et les Français passèrent à l'autre rive après avoir fait un grand feu au lieu de leur premier atterrissage ; ils se cachèrent et firent bonne garde. Vers minuit les Kikapous émergèrent du fourré et apparurent autour du feu. Il y avait deux visages-pâles avec eux, ce qui excita vivement la curiosité du chevalier.

— Je parierais, dit-il à l'oreille du récollet, que ces deux infâmes sont les gaillards qui étaient avec les Iroquois que nous venons de quitter !

Le lendemain, ils retraversèrent chercher leur équipage caché sous un buisson, puis attendirent jusqu'à midi et s'embarquèrent, voyageant à petites journées, conservant toujours un faible espoir que le P. Gabriel pourrait les rejoindre. Mais enfin l'on atteignit le lac des Illinois sans autre aventure.

Les voyageurs naviguèrent sur ce lac, remontant au nord, lorsque à vingt lieues du village des Poutéoutamis ou Renards, la barque d'écorce chavira par un soudain coup de vent et l'équipage fut précipité à l'eau. C'était le jour de la Toussaint. Heureusement que tout le monde savait nager et chacun se maintint de son mieux à la surface de l'onde. Dans cette position critique l'on travailla à remettre à flot l'embarcation, chose qui s'accomplit avec peine, mais les vivres les armes, toute la cargaison, pas très volumineuse d'ailleurs, fut engloutie et constitua une perte irréparable. Tonty laissa un homme pour conduire le canot et prit la route de terre pour arriver plus vite, mais la fièvre s'empara de lui, le brûlant ; quoique accablé de fatigue et ayant les jambes enflées, Tonty persévéra et marcha toujours. Pendant cette étape, les intrépides voyageurs ne vécurent que d'ail sauvage obtenu en grattant sous la neige.

Le village, habité seulement l'été, maintenant abandonné, présentait un aspect désolé. Les visages-pâles

parcoururent toutes les huttes désertes, y cherchant quelques vivres. L'on apporta à la meilleure cabane, sise au bord de l'eau, tout ce que l'on trouva dans cette recherche, et l'on eut en ménageant les provisions procurées de la sorte, de quoi donner à chacun deux jointées de blé-d'inde par jour, et une tranche de citrouille gelée ; on avait recueilli une couple de ces courges dans le wigwam du chef.

Le lendemain, lorsque Tonty et ses amis explo-raient les alentours, l'homme laissé à la direction du canot aborda près de la cabane aux vivres, y entra, et voyant les vivres, lui qui n'avait rien mangé depuis vingt-quatre heures se crut à un festin et n'épargna point le blé-d'inde.

Que l'on juge de la surprise douloureuse du chevalier à son retour, en constatant la réduction marquée dans l'amas de maïs ; mais d'un autre côté il était bien content de revoir son engagé.

Tonty fit embarquer son monde pour Michilimakinac, mais après deux lieues de navigation, le vent s'éleva et il fallut atterrir. En mettant pied à terre, l'on découvrit aussitôt des pistes fraîches. C'était les Poutéoutamis qui avaient fait portage ici, pour aller à la baie des Puans (1). L'équipe de Tonty transporta le canot et les effets à cette baie, éloignée de trois milles.

On remit l'embarcation à l'eau dans l'Anse à l'Esturgeon, et le pilote guida à tout hasard sur la droite sans savoir où il allait. Au bout d'une lieue, ils trouvèrent encore des cabanes vides, portant des traces de très récente habitation, ce qui leur fit espérer de rencontrer des êtres humains à courte échéance.

A cinq lieues de là, le vent les arrêta, et dans les huit jours de halte qu'ils y firent à cause des éléments contraires, le restant de leurs vivres fut consommé.

Leur situation était précaire ; l'on tint conseil pour aviser aux meilleurs moyens à prendre afin de rejoindre les sauvages. Les engagés de de la Salle demandaient de retourner au village, parce qu'il y avait du combustible et que l'on pourrait y mourir plus chaudement.

Le vent s'étant apaisé, Tonty rembarqua ses gens, et vogua de nouveau à l'aventure.

En rentrant dans l'Anse à l'Esturgeon, ils virent du feu sur la grève et s'y rendirent avec empressement. Hélas ! les sauvages qui l'avaient allumé venaient d'en partir !

Pensant qu'ils étaient allés à leur village, Tonty résolut de les suivre, mais durant la nuit l'Anse se couvrit de glace et l'usage du canot devint impossible.

Cependant l'espoir d'un secours prochain ranime les braves voyageurs. Ils se font des souliers du manteau de feu le père Gabriel, faute de cuir.

Au moment de partir, l'un des subalternes se plaignit tout-à-coup de douleurs à la poitrine, occasionnées probablement par un morceau de *pareflesche* (2) mangé la veille au soir. Comme Tonty le pressait d'embarquer, deux Outaouais arrivèrent. La vue de ces deux peaux-cuivrées réjouit les Français ; celui-là même qui était indisposé jura qu'il en ressentait du bien.

Ils les conduisirent chez les Poutéoutamis, où il y avait déjà d'autres Français, et Tonty y reçut un bon accueil. Le P. Zénobe laissa ses compagnons là pour aller hiverner chez les PP. Jésuites dans le fond de la baie.

Au printemps Tonty partit pour Michilimakinac, où il arriva vers la Fête-Dieu. (3)

CHAPITRE XI

L'EXPÉDITION AU MISSISSIPI

De la Salle quitta Crèvecoeur inquiet du sort du *Grifon* et retourna en toute diligence au fort Frontenac, pour en avoir des nouvelles. Dans sa route il rencontra des coureurs des bois, sauvages, traiteurs et officiers de la colonie, mais aucun, en réponse à ses interrogations, ne put le renseigner au sujet de la barque disparue.

Les messagers de la nouvelle du désastre à Crève-

(1) La baie Verte.

(2) Morceau de peau de castor du manteau du P. Gabriel.

(3) Le chapitre précédent et celui-ci sont extraits des " Mémoires de Tonty."